

d'autrui. Ce sont, ici, les disciples qui intercèdent pour la malade ; d'autrefois ce seront, ou le Centurion, ou la Cananéenne, ou des proches ou des amis. Jésus se rend secourable à la prière des autres quand ceux pour lesquels on l'implore ont la foi et ne peuvent eux-mêmes venir implorer.

VI. — Nous avons dit que ce premier séjour du Sauveur en Galilée fut pour lui un continuel triomphe. Les foules, ivres de joie, de confiance et d'amour, affluaient de toute part, s'attachaient à ses pas, ne se séparaient pas de lui, alors même que la nuit était venue, toujours avides d'écouter sa parole, de contempler son visage, et d'exulter à la vue de ses miracles. *Le soir venu, après le coucher du soleil, tous ceux qui avaient des malades et des possédés les lui amenèrent. La ville entière était rassemblée devant la porte. D'une seule parole Jésus chassa le démon des corps qu'il possédait et guérit tous les malades*¹.

La divinité de Jésus-Christ se montrait dans cette multitude de miracles avec un incomparable éclat, et elle trouvait en même temps dans l'accomplissement d'une prophétie célèbre une confirmation nouvelle. *Ainsi se vérifiait ce qu'avait annoncé Isaïe : « Lui-même a porté nos faiblesses et pris sur lui nos infirmités*². Un sens profond s'offre, ici, à nous. Dans d'autres textes du même Isaïe, comme dans les prédications du Précurseur, ce sont nos péchés que Jésus a portés sur lui ; ici, ce sont nos souffrances, nos infirmités, nos maladies. Qu'est-ce à dire, sinon qu'un

¹ Marc., I, 33. Matt. VIII. Luc., IV, 40-41. Marc., I, 34.

² Matt., VIII, 36-37.

indissoluble lien unit les unes aux autres, et que nos maux sensibles sortent du péché comme le fleuve jaillit de sa source, et que Jésus-Christ, en même temps qu'il expiait nos crimes, voulut aussi se charger du fardeau de nos douleurs.

Ainsi se montrait-il dans sa double nature : Dieu dans le déploiement de sa puissance, homme, compagnon secourable, frère tendre et dévoué dans les larmes qu'il versait sur nos calamités et les tristesses dont il inondait sa sainte âme, toujours ravissant de charmes, toujours suivi, acclamé, béni. Son langage seul eût produit cet irrésistible élan. « Jamais homme n'a parlé ainsi, » disaient ceux-là mêmes qui venaient à lui pour le surprendre, et les foules demeuraient suspendues à ses lèvres. La vue de ses miracles portaient l'enthousiasme à son comble. Pourtant un troisième attrait l'emportait encore sur les deux autres : c'était celui de sa mystérieuse beauté. Le Prophète avait dit de lui qu'« il serait le plus beau des enfants des hommes. » La profondeur et l'inénarrable suavité de son regard, la noblesse de son geste, la majesté sereine qui se dégageait de toute sa personne, la douceur de sa voix, et, plus que le reste l'inépuisable bonté de son cœur, ravissaient le peuple qui, accouru à lui, ne consentait plus à s'en séparer. *Les foules accouraient à lui de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de la Judée et des régions au delà du Jourdain*¹.

Lui, pour nous donner l'exemple de l'humilité au sein des plus éclatants triomphes, ne songeait qu'à se dérober aux ovations qui lui étaient faites ; il gagnait rapidement le rivage du Lac et comme *la foule fondait*

¹ Matt., IV, 25.

sur lui pour entendre la parole de Dieu, voyant cette multitude il donna l'ordre de passer de l'autre côté du Lac¹.

VII. — Deux hommes l'arrêtèrent. Le premier était un Scribe outrecuidant et ambitieux. Incapable de demeurer inconnu dans la foule, mêlant à son enthousiasme des calculs d'intérêt et ne voulant de la suite du grand Thaumaturge recueillir que gloire et profit, il aborda Jésus et lui dit: *Maître, je vous suivrai partout où vous irez*². Jésus fit, ici, ce que nous lui voyons faire en maintes circonstances: il répondit non point tant aux paroles du Scribe qu'aux intentions secrètes qui les lui dictaient. Scrutateur des pensées les plus cachées, c'est à ces pensées que d'ordinaire Jésus répondait. A l'ambition secrète du Juif il opposa son dénuement, et cette perspective de vie humble et pauvre suffit à le faire fuir. *Les renards, répartit Jésus, ont leurs tanières, les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête*³.

L'autre interlocuteur était un disciple que Jésus éclaira, affermit et garda. Il se méprenait sur les conditions de l'apostolat et la grandeur réservée du ministère des âmes, auprès duquel tout s'efface et qu'aucune chose au monde ne doit entraver. Il voulait suivre le divin Maître et partager les labeurs de l'apostolat, mais la mort d'un père, les affaires de famille à terminer, l'appelaient dans son pays. *Seigneur, permettez-moi d'abord d'aller ensevelir mon père*⁴. Jésus ne le lui

¹ Matt., VIII, 18.

² Matt., Luc., IX, 57.

³ Matt., VIII, 20. Luc., IX, 58.

⁴ Matt., VIII, 21. Luc., IX, 59.

permet pas, et sa réponse, qui pourrait choquer plusieurs, nous apparaîtra, si nous le saisissons bien, pleine de sagesse et de convenance. *Suis moi et laisse les morts ensevelir leurs morts. Pour toi va annoncer le royaume de Dieu*¹. Plusieurs, ne comprenant pas la situation telle que les paroles de Jésus-Christ l'insinuent, se récrient sur l'insensibilité de ce fils, absent dans un pareil moment de la maison paternelle. Mais pourquoi ne pas supposer que bien d'autres que lui étaient là pour le suppléer? « Laisse-les, disait Jésus, rendre à ton père ces suprêmes devoirs; si tu étais indispensable, moi-même je t'y enverrais. » L'expression qu'emploie Jésus nous découvre une raison nouvelle de son refus. Pourquoi ce mot étrange: *Laisse les morts ensevelir leurs morts*? Il n'a son vrai sens que si nous supposons un intérieur sans religion et sans foi, une de ces demeures malheureuses, où les « morts » sont plus véritablement ceux qui vivent que ceux que le trépas vient d'atteindre. *Laisse-là ces morts*, évite un contact où ta vocation sainte courrait d'imminents dangers, ne rentre pas dans une famille, où mille obstacles te retiendront fatalement et t'éloigneront pour toujours de moi. Assurément, cette explication est plausible, mais qu'elle ne nous voile pas une autre bien autrement vraie et péremptoire. Quand Dieu parle: quelle difficulté pouvons nous opposer? Quelle raison légitimerait un refus ou même un délai? Qui sera juge, de Dieu ou de nous? Ce qui ressort clairement aussi de la conduite du Sauveur, c'est son intention de montrer comment rien ne prime sur la terre ce qui est de Dieu, de l'âme et du Ciel. Si rien n'est sacré pour nous comme le devoir d'aller ense-

¹ Matt., VIII, 22. Luc., IX, 60-61.

velir un père, si rien ne nous demande moins de temps et n'interrompra moins notre divin ministère, telle est, néanmoins, la grandeur de ce ministère, la gravité de ses obligations et la formidable responsabilité qu'il entraîne, que nous délaisserons pour Dieu ce que, sur la terre, nous avons de plus précieux et de plus aimé. *Suis-moi, va annoncer le royaume de Dieu* ¹. Que ceux qui ne s'élèvent pas à cet héroïsme, accordent au moins que nous fassions pour Dieu ce que nous accordons à des causes d'un ordre tout inférieur. Qu'une femme, une fille, une mère, nous semble trop sensible ou trop faible pour assister aux funérailles d'un être chéri, nous l'en dispensons : pour Dieu seul il n'y aurait pas de dispense ?

Revenons quelque peu sur le mot profond du Sauveur : *Laisse les morts ensevelir leurs morts*. Il y a donc des morts vivants ? Il y a donc un état lamentable où sembler vivre ne fait que cacher aux yeux ce qui en réalité est la mort et la pire des morts ? Il est mort ce malheureux qui vit sans Dieu, sans foi, sans âme, sans avenir. Il est mort aussi celui qui ne mène plus qu'une vie de passions et de péchés. Son âme est un cadavre ; les vices le rongent comme les vers du sépulcre. L'infection qui s'échappe de tout lui-même le rend pour ceux qui l'approchent un objet de danger et de dégoût. Autant qu'un mort il est devenu inerte, insensible, sans aucune vibration chrétienne, sans un souffle, sans un mouvement possible vers le bien. Le suaire qui le couvre, le linceul qui l'enveloppe ne sont autres que les passions, qui le retiennent au fond de son sépulcre, dans la nuit fatale de la mort.

¹ Luc., IX, 60.

Après avoir écarté le Scribe et gardé le disciple fidèle, Jésus monta dans la barque qui devait le mener à l'autre rive du Lac : *Le soir venu, Jésus laissa la foule et monta dans la barque avec ses disciples* ¹.

LA TEMPÊTE APAISÉE. LES POSSÉDÉS DE GÉRARE

I. — Quand Jésus s'embarqua sur le Lac, il voulut avec lui ses disciples ². D'autres barques aussi accompagnèrent la sienne, et en cela il avait son dessein. Jusqu'ici les Disciples avaient contemplé sa Divinité dans les miracles accordés à la foule, il était bon qu'ils la reconnussent dans un miracle opéré au milieu d'eux et pour eux. Les miracles de la foule étaient tous des actes de bienfaisance et Dieu les faisait « pour guérir toute infirmité. Le miracle dont les disciples vont être les témoins aura un autre caractère et une toute spéciale signification. En livrant ses apôtres aux fureurs d'une tempête, puis en apaisant par un saisissant miracle les flots mutinés, Jésus leur découvre à la fois l'avenir qui les attend, la foi et la confiance qu'ils doivent conserver en Lui, et le triomphe assuré qui suivra leur danger et leur angoisse. Le péril couru est nécessaire à l'énergie ; il ne l'est pas moins à l'humilité, et c'est lui encore qui entretiendra dans son Eglise la confiance en son chef divin. Car la tempête du Lac de Galilée n'est que le prélude d'autres tempêtes tout autrement redoutables, alors que l'Océan ne sera autre que le monde, les flots, les peuples, et le soulèvement de ces flots les persécuteront.

¹ Marc., IV, 35. Matt., VIII, 23. Luc., VIII, 22.

² Matt., VIII, 23. Marc., IV, 36.